

A painting of a young girl with short, dark hair, wearing a white, high-collared dress with a dark choker. She is sitting on a wooden chair with a green upholstered seat, looking down at a large, vibrant red flower she is holding in her hands. The background is a simple, light-colored wall with a dark vertical line, possibly a doorway or window frame. The overall style is impressionistic, with visible brushstrokes and a focus on color and light.

UNE POUPÉE
DE SOIE

Mathilde Chiesa

Mathilde Chiesa

Une poupée de soie

© Mathilde Chiesa, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8377-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un immense merci à Gaëlle et Sarah pour leurs relectures et précieux conseils.
Merci à Donnchadh pour son si grand soutien afin que cette histoire voit le jour. C'est à lui que je dédie ce roman.

Première Partie

Chapitre 1

Lyon, fin XIX ème

Émile Jauvier était parti depuis trop longtemps. L'absence de courrier inquiétait sa petite famille, qui comptait sur son retour pour reprendre son commerce tombant peu à peu en faillite. La modeste épicerie, se trouvant au rez-de-chaussée de la maison de la famille Jauvier, avait pourtant connu un honnête succès depuis plus de vingt ans. Elle se situait à Lyon, proche du quartier de la Croix-Rousse, autrement nommée « la colline qui travaille », où les canuts travaillaient le textile.

Autrefois, les habitants aux alentours faisaient la queue devant le commerce Jauvier pour se procurer les meilleurs produits de la région. Émile Jauvier tenait cette boutique d'un lointain parent qui n'avait jamais eu d'enfant et qui lui fit don de tous ses biens. Cela lui avait permis de mener une vie confortable avec sa famille. Émile avait cependant souhaité redynamiser son commerce. Aventurier, il s'était ainsi engagé dans une expédition maritime vers l'Inde, voulant rapporter toutes sortes d'épices et de nouveaux produits qui attireraient une clientèle bien plus vaste. Rêvant d'une épicerie plus luxueuse, aux produits plus vastes et recherchés, il n'avait pas hésité à entreprendre ce long voyage, laissant à sa femme et ses domestiques le soin de maintenir les affaires en son absence, qu'il avait promise de courte durée.

La famille Jauvier n'eut plus aucune nouvelle et Léonie désespérait de revoir un jour son père. Aucune lettre d'Émile n'était parvenue au foyer depuis trop longtemps. Les créanciers s'impatientaient. De moins en moins de fournisseurs acceptaient de livrer leurs provisions à la boutique, trouvant l'absence du mari beaucoup trop suspecte. Madame Jauvier n'avait bénéficié d'aucune aide de sa propre famille. Quand bien même elle aurait des contacts réguliers avec ses parents et son unique sœur, jamais ils n'auraient songé à lui tendre la main. Joséphine Jauvier avait épousé Émile contre l'avis de sa famille et s'était donc exclue de son foyer et exilée de Paris. Aucune aide extérieure ne lui fut donc accessible. Joséphine avait également à sa charge l'éducation de son fils Marcel et de sa fille Léonie. Marcel était un grand gaillard de vingt-deux ans, bien bâti et de fort caractère. Semblable à son père, il rêvait de faire fortune, et de Paris. Pour ce faire, il s'était mis en tête d'intégrer une faculté de droit. Cependant, le manque de moyens de la famille Jauvier le mettait dans une situation délicate,

dans la mesure où il n'avait pas encore de quoi payer ses études. Il eut néanmoins la chance que l'ami de la famille, Louis de Ruge, puisse lui faire parvenir de la capitale des ouvrages lui permettant de commencer. Marcel essaya donc de travailler seul son droit, dans l'espoir que son père revienne un jour pour l'envoyer à Paris.

Léonie Jauvier était une jeune fille de dix-sept ans, plutôt menue, aussi grande que son frère et dotée d'un caractère facile, toutefois gâté par sa jalousie envers son frère, qui était brillant pour les études littéraires. Elle essayait malgré elle d'étudier des ouvrages classiques de l'époque, mais avait du mal à garder sa concentration bien longtemps. En revanche, elle possédait un net talent pour le dessin. Ayant grandi au sein de la haute bourgeoisie, Joséphine aurait voulu pouvoir offrir des cours à sa fille, et lui transmettre ainsi une éducation incluant les disciplines fondamentales à son accomplissement. Mais l'infortune de la famille depuis ces derniers mois l'en avait empêchée. Léonie avait un jour réalisé un portrait remarquable de sa mère, en tenue du soir, et en avait fait ressortir toute la douceur et la bienveillance de son regard. Ce portrait datait de l'année de ses treize ans, lorsque Madame faisait salon. Le tableau reçut régulièrement des éloges qui firent rougir la jeune fille et comblèrent la fierté de son père.

L'histoire de Léonie débuta en ce jour d'octobre; sa mère s'occupait du commerce tandis que la jeune fille brodait des mouchoirs à ses côtés. Joséphine avait bien du mal à ne pas s'attabler sur le comptoir après cette longue matinée à porter elle-même les sacs de pommes de terre et de farines commandés. Elle se redressa un peu et repiqua son chignon afin de mettre de l'ordre dans sa coiffe. Léonie demanda alors à sa mère combien de mouchoirs elle devait encore broder cette semaine-là afin de satisfaire les commandes de son petit commerce.

— Je crois bien que Madame de Larnant en prendra cinq pour ses filles, lui répondit-elle. Applique-toi davantage sur ceux-là, Madame de Larnant est une femme exigeante et ne supportera pas d'ouvrir sa bourse pour des broderies que la bonne du château pourrait produire elle-même.

— Elle ne me donne presque rien pour ce travail, bouda Léonie, autant vendre mes dessins, ceux-là j'aurais plus de plaisir à les faire.

Léonie avait eu du mal à lâcher son pinceau ce matin-là. Marcel lui faisait la lecture pendant qu'elle travaillait. Dessiner était son seul moyen de concentration efficace pour percevoir le sens que les livres pouvaient bien lui offrir. Mais son frère se moquait souvent de ses difficultés à lire, ce qui agaçait singulièrement Léonie.

— Tu ne vendras pas tes dessins, trancha sa mère. Je ne peux concevoir l'idée qu'ils soient échangés pour deux sous. Et puis une jeune fille ne vend pas son art de cette façon, ce n'est pas convenable !

— De l'art ? rit Marcel depuis la pièce d'à côté. Pour sûr, tu les retrouveras au Louvre Léonie, la taquinât-il.

Avalant durement la pique, Léonie se leva brusquement, mais se figea immédiatement lorsqu'une femme poussa la porte de la boutique. Repliant son ombrelle, la femme s'approchât d'un pas joyeux vers le comptoir et saluât Joséphine. Elle commença alors une conversation engagée sur l'absence du mari de la modiste du coin de la rue :

— Madame Jocquart s'inquiète elle aussi de l'absence de son mari. Son absence coûte cher à sa boutique : Madame ne confectionne plus les chapeaux qui lui valent sa réputation.

Léonie, timide, s'attarda longuement sur la robe de cette femme. Fixant le décolleté sans broderie et cette simplicité dans son allure, elle fut prise d'une inspiration soudaine pour sa toile qui l'attendait après avoir fini ses broderies. Mais elle fut surtout fascinée par la facilité avec laquelle cette femme s'exprimait, ainsi que son énergie et son assurance. Elle n'était pas gâtée par la beauté de son visage, ayant l'air d'avoir à peine une quarantaine d'années, ainsi que de nombreuses rides qui apparaissaient prématurément autour de ses yeux. Cependant, ses cheveux noirs, élégamment relevés et coiffés sous un chapeau recouvert de plumes vertes, donnaient un caractère vif à son allure. Les yeux de cette inconnue se posèrent sur Léonie, qui détourna immédiatement les siens, s'efforçant de ne point rougir. Pendant que Joséphine se hâtait d'aller chercher les produits commandés dans l'arrière-boutique, l'étrangère passa derrière le comptoir et vint admirer la broderie entre les mains de la jeune fille.

— Vous êtes très habile Mademoiselle, je n'ai moi-même aucun don pour les travaux d'aiguilles.

Léonie rougit de plaisir et voulut lui montrer le reste de ses ouvrages.

— J'en ai confectionné d'autres hier, mais je n'ai plus de fils noirs, pour celui-ci...vous plaisent-ils ? osa-t-elle demander.

— Ils sont charmants ! Aimez-vous tant broder que vous en confectionnez plusieurs par jour ? dit-elle. Dieu sait que je n'aurais pas la patience pour en broder moi-même.

— Je les échange pour quelques sous, mais les commandes sont rares, avoua Léonie un peu honteuse.

— Vous avez l'air pourtant douée ! Je vous en achèterais sûrement un jour, lui

dit-elle avec un clin d'œil.

Léonie lui sourit en retour et précisa qu'elle pouvait également lui montrer sa palette de modèles qu'elle avait dessinés auparavant.

— Les dessiner me permet de mieux pouvoir reproduire les formes sur le tissu, expliqua-t-elle. J'essaye de confectionner des motifs uniques sur chaque mouchoir.

C'est à ce moment que Joséphine réapparut dans la boutique, un peu surprise d'y retrouver sa cliente derrière le comptoir. Celle-ci s'excusa et passa de l'autre côté afin de régler son achat. La commission terminée, Madame Jauvier la remercia et l'encouragea à revenir dès qu'elle en aurait besoin. Avec un dernier sourire adressé à Léonie, la femme ferma la porte et disparut. La visite de cette cliente raviva la journée de Léonie, heureuse d'avoir pu échanger quelques paroles avec quelqu'un qui semblait intéressée. Ce ne fut pas une conversation qu'elle tenait habituellement avec ses autres clientes: beaucoup d'entre elles s'offusquaient de voir une jeune fille broder derrière un comptoir, exposée à la vue de tous. La plupart des familles bourgeoises envoyaient leurs filles au pensionnat tenu par des religieuses, dans le but de transformer ces demoiselles en futures femmes du monde. Joséphine ne pouvait songer à se séparer de sa fille pendant une période aussi longue, mais elle savait pourtant qu'elle ne pourrait pas marier Léonie si elle ne recevait pas l'éducation d'une jeune fille accomplie. Léonie passa ainsi la plupart de ses journées à confectionner ses broderies, ou les dessiner au préalable sur papier, sous l'œil moqueur ou choqué de ses clients. Cependant, après la visite de cette femme, Léonie se sentit encouragée et à la fois déçue de ne pas avoir osé lui demander son nom. Elle sentait que pour une femme aussi bienveillante, elle confectionnerait une broderie avec beaucoup de soin, et s'appliquerait davantage sur son ouvrage.

Le soir arriva, ainsi que l'heure de la fermeture de la boutique. Joséphine était inquiète, son ami Louis de Ruge s'était rendu à Paris une semaine auparavant, afin de consulter le Bureau des Disparus au ministère de la marine, mais aucune nouvelle ne lui était parvenue, pas même une missive lui expliquant si le vaisseau de son mari avait donné signe de vie. De sombres présages hantèrent le quotidien de la famille Jauvier. Chaque soir, ils priaient ensemble le retour d'un mari et d'un père, n'osant toujours pas songer à l'avenir sans lui, ou prendre une décision sur le futur de Marcel et Léonie. Mais de temps en temps le sujet éclatait et finissait inmanquablement par une dispute.

— Tu devrais envoyer Léonie en pension, commença Marcel. Ce n'est pas lui rendre service que de l'enfermer ici. Peut-être que...

— Suffit ! coupa Joséphine. Je n'ai pas les moyens pour cela, sachant que toi tu ne rapportes aucun salaire pour nous nourrir ! Et nous avons des soucis plus graves.

— Souhaiterais-tu que je travaille dans un atelier comme un canut toute la journée ? s'offusqua-t-il. Je n'ai pas encore commencé sérieusement les études de droit que je devrais déjà y renoncer ?

— Tu étudieras quand ton père reviendra, lança-t-elle. Léonie m'aide comme elle peut, mais nous te voyons que rarement derrière le comptoir de la boutique, que dis-je, jamais !

— Papa n'aurait pas voulu que je renonce à cause de son absence ! Lui-même a commencé en...

— Tais-toi, répliqua-t-elle. Tiens, demain tu iras chercher les sacs de patates au dépôt. Si tu ne veux pas travailler, tu vas au moins nous aider à économiser le coût de la livraison !

Vert de rage, Marcel quitta la cuisine avec l'envie de démolir la porte sur son passage. Arrêter d'étudier, et puis quoi encore ? Il n'aurait pas dû aborder le sujet de Léonie et le pensionnat, mais comment lui faire entendre qu'une jeune fille de son âge doit bénéficier d'une éducation ? Ils avaient bien eu une gouvernante pendant plusieurs années, mais elle était morte des suites d'une fièvre, il y a deux hivers de cela. Joséphine se chargeait elle-même d'enseigner à sa fille les travaux domestiques, mais ni elle ni Marcel ne pouvaient pratiquer convenablement une langue étrangère et ils n'avaient suivi que péniblement des leçons de philosophie et de sciences. « La prochaine fois je me raviserai au lieu d'essayer de lui faire entendre raison » se dit-il encore agité par la colère. Marcel avait déjà bien du mal à étudier seul. Il pensait pouvoir s'en sortir en travaillant depuis Lyon sans professeur et ensuite passer les examens à Paris. Mais la perspective de ne pas avoir assez d'argent pour le voyage jusqu'à la capitale lui faisait perdre sa motivation. Il s'asseyait souvent à son bureau pour ressasser les moyens qu'il pourrait mettre en œuvre afin que son projet puisse un jour aboutir. Mais l'énergie lui manquait pour se concentrer véritablement.

Afin de se calmer, il décida de rendre visite à sa sœur avant le coucher. Pensant qu'elle pourrait déjà être endormie, il poussa doucement la porte, mais s'aperçut rapidement que la bougie n'était pas éteinte. Léonie se figea d'un coup, mais se détendit lorsqu'elle reconnut son frère.

— Ah ! c'est toi ! souffla-t-elle, je pensais que c'était maman. Je vous ai entendu crier en bas, il vaudrait mieux qu'elle ne me voie pas en train de dessiner à cette heure.